

*PSYCHOMACHIE
POUR
UN HOMME SEUL*

I. LEÇON DE TÉNÈBRES

Barbara poetica

*Les morts ne sont morts que lorsque nul écho
ne leur vient du monde pour les séduire, lorsque
nul rite ne les défie plus d'exister.*

JEAN BAUDRILLARD

Juste avant l'aube, une table sacrificielle. Barbara, femme monstrueuse dans ses dimensions, mais belle dans ses proportions, sorte de nourrice primordiale, tient dans une main une rose, de l'autre un petit garçon de six à huit ans, appelé « Mi-fou ».

En chantant, elle se vêt d'un vaste manteau écarlate, et ajuste sur sa tête une tiare de pierreries et de perles.

Elle pose une coupe en or sur la table.

Elle assied l'enfant sur la table et l'invective.

BARBARA : – Tu t'es encore baigné dans toutes les mares

– Je lui traverse l'esprit – Lavure !

Joins ton œil

A l'autre

Fais le mort

A l'envers

Elle le dénude.

Mi-fou et moi sommes venus

Par un ciel bas crêpé

Tuer le ciel

Le ciel théologal

La vieille barque à moût

Et nous ferons germer la Terre.

Elle rit, énorme.

Songe à ta salive, à tes tuyaux

A l'envers de ta mort.

Un temps.

Ne rêve plus. Aide-moi, prodige !

Mi-fou obéit et prête main à Barbara, il se dévêt totalement, se couche sur la tombe et s'apprête au sacrifice.

BARBARA :

– Je dis la chanson des vraies ruines

Dans un geste de pierres, de plumes et de cendres

Mi-fou franchit Midi.

L'épée dans l'œil il marche dans les blés.

Tout n'est pas signe encore

Où va-t-il ? Que veut-il ? La mort ?

Moi, Barbara,

Inspiratrice, Délattrice, Impératrice,
Moi, la vieille Terre de Désir
Et ma fatigue mamellaire
Je parle à la mort
Avec clarté, avec douceur.
Aux anciens morts pleins d'injonctions,
Aux plus vieux morts comme des lions.
Mi-fou... le Feu descend
Épaule contre épaule
De son plus haut carnage.

Ici le bras de Mi-fou se calcine lentement.

Voici ton bras qui se délabre maintenant.

Dans la mort de l'Autre, Mi-fou dit la nuit debout :
Mais si tu es dormante, ce n'est plus la même vitre.
Peut-être ce pré froid, mon lit, où je ne peux plus rire
Quand nous scellions ma bouche à ta bouche terreuse
dans le rite.
J'ai volé mon visage aux demeures de nuit !
Criais-tu, bleue très vive –
Vieux, très vieux pli d'agonie
Des mottes d'ombre qui détachent les mains
Au passage des ombres
Entre le linge et l'humus de tes nattes
Quand je ne pouvais dormir sans toi.
Mais partout c'est la nuit qui se dresse et me saigne et renverse
mes membres.
Dors et fuis avec le fer de l'ongle, criais-tu.
Entre ce vide et le vide, ton signe et tes cheveux,
Ta pensée ne me dessaisit plus.
Tu approches d'hier
Épine avec grand vent de feu
Régnaute... tu... –

Elle rit.

Encore une pierre levée
Le ciel mange et dévide sa soie,
Le ciel de lit théologal

Elle soulève l'enfant.

La main du passeur surprend la mienne
Dans la salle très basse où des hommes ont parlé
– Les vieux désirs je les ai toujours sus –
La pierre ardente pousse une écarlate nuit.

Elle repose l'enfant. Elle rit.

Mi-fou dit maintenant le bouquet d'angoisse.
La noire et la plus lourde ont roulé sous le cuivre,
L'obèse voix du cœur quadrigé de ses lions,
Ô la plus rousse de ses ailes,
« Rosa tremens » de ferrugineux suicide !

Elle rit.

Le don de mort rompu... Les flûtes déchirées...
La voix glisse... Un cerf se tait.
Descendre des cheveux, épaule contre mort...

Elle rit.

Moi, Barbara, je dis le fier orgasme du matin.

Mais il marche et je m'enflamme
Vers le lieu de sa décollation.
De sa voix de colère, terreuse sainte, la Bête
Avec la mort remue
« In vivo ! » râlait-il
L'étrave d'un soupir

Elle étrangle l'enfant.

Comme un qui s'est perdu sous le masque du dieu.
Il se bat jusqu'au coq,
Acre gong,
Avec des cris de houx dans le matin.

Les poings trouant le lierre et la maison,
Sévèrement je jette
Sa tête au jour
– D'ortie –
Ô cou coupé chaque matin !

Elle prend la coupe.

Géante de l'aube sur la table
Je bois le sang de laine noire,
D'ancienne peur,
Creuse sueur de nuit.

C'est lui le petit mort, derrière les rosiers,

Veillée funèbre.

Derrière la vitre qui saigne,
Chant de tes doigts sur la vitre,
Lividité des arbres,
Ô méchanceté,
Ozone sauvage mémorable,
Lambeaux de l'horizon
Et vous, trouées de lave,
Mangez mes joues
De cuir, de sel, d'orage !

Comme un pays sans loi je frappe la rive ;
La frondaison des chiens parquera ma révolte.
Le sang s'effondre,
Ma main se lie à ton sang qui déserte
Et tu m'aspirez dans la fiente de ton vol.
Le sang ! Le sang !
Saccage assouvissant !

Quand j'aurai descendu
La croix de tes degrés de chair,
Mort, où seras-tu, qui me laisses venir
Au peu de sable, au peu de souffle – encore ?
Un arbre en moi se tord,
Une ombre se retire
Et prend le pas de l'humain qui s'absente.
La faille bleue...
L'acier de cœur.

Si je ne m'étais parée de masques
Ma voix serait dure,
Balle morte du désir.

Mais je te veux encore
Douée de bonheur – qu'advierait-il de toi ? –
Comme un pli
De mon grand pli terrible,
Rapide comme la tige,
Comme la mer ronde
Avec son centre qui meurt
Quand la mer démesura
Ta fatigue, et tes jeux.
Ainsi je l'entendais le dernier jour de sa harpe.

A sa beauté, j'habite latéralement.
Près du puits, une fraîcheur de tempe,
Vent déjà fané du soir – sureau !

C'est toujours à la marque,
Entre deux couleurs de l'Être
Qu'un cri s'arrache
Et démeuble sa voix.

Je te revaudrai dans mes nuits de clocher
Ce cri de ton éclair,
Dieu morne,
Cri contre cri !

Car tu ne savais pas, toi,
Cendre qui fais saigner,
Qu'un dieu glisse une frontière
A l'heure d'un serpent

Les paumes de la nuit disent
Quelque chose qui surprend et raréfie la terre
Lui, l'œil,
Est repu !

L'aube dispense ses grands lacs
Tu disparais de la table du jour...
Les oiseaux sont venus s'effondrer sur ma nuque.

Oiseaux de mon silence,
Vous violez l'épouse de la pierre.
Je veux te suivre
Dans ton chemin
D'ombre séchée,
De pierre absoute.

En route, les pâles amers
Tournent comme des soleils décapités
Dont la tête garde le hochement et la sentence.
Les femmes à la peine abondent...
Outres d'eau,
Et les hommes croisent leurs gestes lents de bœuf.
Ils ne décolleront pas du jour effaré
Où le bois s'est mis à geindre
Et d'un grondement d'orgue
Une fougue d'arbres
Tient en haleine des pans de ciel.
Les durs oiseaux vibreurs
Pris au ventre dans les branches
Dans le vent des jours de deuil
S'abattent, vultueux, comme des fruits fusillés
Sur ma nuque ployée, aurorement à ton dernier baiser.

Celui qui m'avait donné ce goût de glaive
Dans la bouche,
D'aube dissolvante,
Le passant, c'était lui, le dieu penché.
Il tendait de son doigt à mon doigt le hasard.

Qu'est-ce
Que ce désir de me perdre, qu'il me lance
De sa même main double
Dans le désastre d'une boucle ?
Et qu'est-ce
Que lui devoir un peu
Du fil d'amour,
Un sphinx accru du jour très lentement dressé ?

Nul n'est doué jusqu'au grain
Ni ta mort mon enfant comme un diamant très haut.

Que va-t-elle restituer,
Mélange d'huile et d'eau ?

Ta barque est hirondelle maintenant
Dans un grelot d'hiver,
Mât d'un vent de tourbe et d'ossements.

A qui parlè-je ?
Je suis mince de fièvre.
J'ai cru maintenant te voir
Dans la tête de l'ombre
Réduite et violette
Que tu marquais le soir d'un caillou très serein.

J'étais partie pour un enfant du jour,
Le jour après le jour,
Ajouter une marche amorphe à la marche.
Mais l'Autre m'a reprise de sa serpe
Et je dois danser le remords selon l'Aube...

Enfant-sommeil
Où va ton fleuve qui me meut de mémoire
Et me perce les dents ?

Quels chantiers d'enfants domptés,
Quelles lèvres sans fureur pour soulever les pierres,
Quelles racines sapées dans les arbres qui têtent
Quelles écluses de bras,
Quel sang de l'incrété
Dois-je apprendre ?

Ouvrir l'email du vide
Et remettre au silence mes genoux de gravier ?

Comptine (Barbara ouvre son ventre).

Ouvrons les ventres
Les mots s'éventent...
Semez les mots
Multipliés
Mots-peupliers
Multipoplés
Les mots épient
Ô peu pliés.
Les mots se joignent
Aux plus vieux mots
Peuples liés
Dépeuplez-vous
Repeuplez-vous
Épipolés
Dans l'épiplon
Tous les mots pop
Hop tous les mots

Remettons les mots
Dans nos ventres
Et « tirons-nous la queue »
Comme disait le cousin Arthur...

II. NÉCROPOLIS

Psychomachie

C'est en effet un combat d'âmes dans une vie vouée aux ténèbres. Cette forme d'expression théâtrale a été utilisée par les Égyptiens, les Grecs, et probablement au Moyen Age et pendant la Renaissance, peut-être aussi à l'époque du Romantisme : de Sénèque à Schumann (mélodrames) si l'on veut.

Pour moi, une psychomachie, comme tout théâtre, a une valeur initiatique.

Ici, des morts et des vifs s'entredéchirent, s'entretuent dans un sabbat de nécropole.

PERSONNAGES

UMPEAU : le père, homme âgé.

APPOLINE : la mère, femme âgée.

SEREINE : la tante, sœur de la mère, aussi âgée.

SENTIER : le fils des deux premiers, un « idiot » tué en bas âge. Il a donc l'âge qu'il aurait cinquante ans après le crime.

En fait, ces marionnettes funèbres n'ont pas d'âge. Elles ne sont que l'attelage, parmi d'autres, de tous les morts.

La scène se passe autour d'un caveau, et dans un caveau : un caveau de cimetière comme Piranèse aurait pu en graver, espace infiniment spiralé.

Par les étages se découvrent des cercueils qui, entrouverts, laissent s'échapper des bras, des têtes, des jambes, et aussi des os...

L'ensemble de ces cercueils mouvants, comme en action, qui vomissent leurs morts, est tenu par des liens, des cordes, des assemblages, des treuils, des poulies. La vocation de cet enchevêtrement ira vers la figure d'une machine à démembrer.

En coupe, on voit un ciel encore étoilé.

Le ton ornemental est forcené, « noir » jusqu'au burlesque. Le ton structural dénote l'angoisse.

Séquence I : La romance de l'idiot

On entend « vivre » les cercueils, gémissements, grognements, stridences – scansion avec des pauses et des itérations.

Domine, un moment, une romance chantée par tous les « morts ».

« Ceux qui sont morts n'ont rien pour eux.
Pitié pour les morts qui s'appêtent
Et les vivants qu'il faut pleurer !
Qu'il était beau dans sa défaite

Le corps que nous avions paré ! »

Sentier, l'idiot, sort de son cercueil, en suaire, comme habillé par un dieu. Il vaque d'un cercueil à l'autre.

SENTIER :

– L'enfer est vide. Le ciel est vide. Tous les dieux sont partis.
Quelle idée de jouer avec la vie des morts !
Je suis sans mémoire comme le temps.
Ils viennent tous les soirs depuis ma mort
Il y a cinquante ans.
J'avais cinq ans...
J'ai aujourd'hui... cinq... ante... ans,
Dix fois l'âge de ma mort.
Cela ne s'ajoute plus, le temps,
Mais cela se multiplie : non par un plus un, mais un par un.
Mais multiplié... cinquante... cinq... ans
A-t-on remarqué que les morts seuls se multiplient
Parce qu'ils sont Un.
La mort c'est l'origine,
Les vivants, ça prolifère, mais ça ne se multiplie pas.
Les vivants ne savent pas être Un.
Les vivants, on les dénombre,
Les morts, on s'y épuiserait.
Les morts croissent...

Ce matin, ils sont partis, à l'aube naissante,
Ils n'ont pas refermé complètement la dalle.
Des feuilles sont tombées, c'est l'automne.
Ou peut-être déjà l'hiver. De toute façon,
Ici tout sèche...
Je suis l'immortel rien,
Un tourment de néant.
Je les hante et les suffoque,
Mes parents, inlassablement mes convives.
Leur cœur est une nécropole.
Dans leur langue à eux, je viens d'avoir cinquante ans,
Mais je n'ai jamais parlé ; je n'ai jamais pu parler.
J'ai simplement la bouche pleine de terre
Avec de l'herbe ou de l'ombre,
Une bouchée noire d'humus.
J'ai quand même grandi depuis que je suis mort
Ils m'ont fait grandir dans leur mémoire atroce.
Je me suis multiplié par Un.
Mes pieds, mes jambes, mes bras, se sont multipliés
Mais mon sexe, lui,
A craqué ; il s'est craquelé, bosselé... monstrueux.
Monstrueux...
D'un coup de lacet, sec, ils ont fermé le sac.

Je me suis laissé faire : je n'avais pas les mots
pour me défendre.
Ils ont mis le sac dans un coffre et l'ont plongé
Dans la mer souterraine des morts.
Idolâtrez-nous moins. Aimez-nous plus.
Laissez-nous à notre intolérable douleur.
Vous ne pouvez rien pour elle.
Ne vous prolongez plus.
Vous, les mal dormants,
Les furieux, les héritiers déshérités
Des choses du monde
Au plus lointain cachées,
Démoulez-vous du mal
Et laissez-nous périr puisque vous ne nous laissez pas mourir.

Un dernier regard.
Cinq ans ? Cinquante ans ?
Ici le vide est total

Prenant une vertèbre dans un cercueil.

Une petite vertèbre !
Regardez le luxe des morts : une vertèbres...
Un os qui a conduit la moelle comme une sève dans sa tige.
Et hop, l'œil est poreux,
Le vide est total !

Lumière, comme on dit du trou de la vertèbre.

Ma détresse est trop grande. Adieu !
L'enfer est vide, le ciel est vide, tous les démons sont ici.
Il s'enferme dans son cercueil. Reprise du chant des morts.
Reprend la romance.

« Ceux qui sont morts n'ont rien pour eux
Pitié pour les morts qui s'apprêtent
Et les vivants qu'il faut pleurer...

...

Qu'il était beau dans sa défaite
Le corps que nous avions paré !

Séquence II

Bruit de pas qui s'approchent. On voit apparaître deux vieillards minéralisés : l'homme porte une caisse ou une valise, la femme un cabas. La dalle du tombeau est entrouverte. Après avoir regardé alentour, ils s'encordent pour descendre.

APPOLINE : – Elle traîne encore ! (Appelant :) Sereine ! Sereine ! Je lui avais dit « bleue », une fleur bleue. Elle oublie toujours que c'est un garçon ! Elle croit que c'est elle. Du rose, une vieille rose. Elle rode autour du tas de fleurs pourries. Elle se grise d'odeurs avant de descendre... Elle n'aime que les odeurs. Sereine ! Sereine !

Romanesque ! Vieille fille ! Toute petite, elle m'a forcée à être dure pour paraître transparente. Elle m'a fait épouser l'homme qu'elle aimait... pour ne rien perdre de sa légèreté. C'est une enfant ! Tous des enfants ! Sereine ! Sereine ! (*Écho :*) Reine ! Reine ! (*Un vol planant d'oiseau nocturne, puis une chute.*)

La nuit est simple, ce soir.
Tendu à se rompre, un oiseau est tombé.
Un oiseau qui traverse la nuit
Et me perce le cœur.

Quand nous n'y serons plus, Sereine viendra-t-elle ? L'hiver, un autre hiver, à imaginer. Mon cœur, endure-toi pour l'hiver. Mon cœur aime l'hiver...

Umpeau, tout est-il prêt ? Repousse la dalle. Regarde bien avant de descendre : tout est-il là ? Descendons. De l'autre côté, il y a l'oubli ; la fête, le sabbat de l'oubli. Prions.

UMPEAU : – Quoi, Appoline ? Qui, Appoline ?

Prions quoi ? Prions qui ?

A quoi peuvent servir ces grains de parole sans issue.

Vers quoi ? Vers qui ? Un nouveau dieu ?

APPOLINE : – L'oubli ! L'oubli !

UMPEAU : – Mon cœur est plus dur que le tien (*Il s'encorde.*) C'est moi qui ai tout fait, tu le sais bien... les gouttes... l'oreiller (*il fait le geste de l'étouffement*) et puis plonge !... comme dans une mare ! Et leurs mômeries, à eux, qui n'en finissaient pas... ils le touchaient, le palpaient, le vérifiaient. Ils n'ont rien trouvé d'anormal, de louche, bien sûr. J'avais mis tant d'amour dans ce que j'avais fait. Un vrai geste d'amour ne peut pas se défaire. Il gagne sur l'avenir.

Laissons Sereine à ses fleurs miraculeuses... roses ou bleues... descendons.

APPOLINE : – Sans elle ?

UMPEAU : – Oui, sans elle, pourquoi pas ? Enfin seuls tous les deux, nous nous retrouverons seuls, avec lui... comme quand nous... souviens-toi... non, c'est vrai, nous avons fait vœu de ne plus nous souvenir.

Le vide. C'est le vide qui fait les gestes, qui s'avance, qui se rétracte, le vide entre les lèvres, entre les doigts : le vide entre les mots qui se poussent alors par saccades. C'est le vide qui a tout fait... qui a tout poussé... comme ça... entre nos gestes... si tu veux, faisons semblant de prier... un vide pour du vide, il en sortira bien quelque chose.

(*Il ouvre sa valise, sort une bouteille et un verre ; il boit avec élégance, tend le verre à sa femme qui refuse.*)

APPOLINE : – Ce que tu veux, je le cherche aussi...

(*Ils prient – murmures vocalisés.*)

APPOLINE (*à part elle*) : – C'est lui qui a enfoncé le plus fort l'oreiller sur la tête... mais c'est moi qui ai eu l'idée.

UMPEAU : – Qu'est-ce qu'elle a bien pu mettre dans son cabas ?

APPOLINE : – Il fallait bien en finir. On ne pouvait plus vivre comme ça. Non, ce n'est pas moi qui ai eu l'idée, c'est Sereine. Moi, j'ai fait comme s'il n'y avait pas de choix...

UMPEAU : – Il n'y a pas de passé. Des nœuds de temps seulement. Il faudra mettre de l'huile dans la serrure de la porte du cimetière...

APPOLINE : – Pourquoi Sereine l'aimait-elle ?...

UMPEAU : – Nous risquerions d'être surpris la nuit par le gardien.

APPOLINE : – Voleurs de sépultures ! Sereine, l'autre jour, nous a maudits. Mais il est à nous ! Il n'est pas à elle. Tous les morts sont à nous !

Nous connaissons tous nos morts. Nous connaissons tous nos morts...

UMPEAU (*vacant*) : – Le petit... l'idiot... avec ses traits inachevés... une larve... il n'a rien compris... rien senti... rien pressenti... pourquoi revenons-nous toutes les nuits ?... Allons-nous en finir ?

Leur prière se termine.

APPOLINE et UMPEAU (*ensemble*) : – Dieu... qui... n'es... pas... Laisse-nous... finir !...

Des pas résonnent. Sereine approche. C'est une vieille Ophélie, une brassée de fleurs roses dans les bras, certaines séchées, certaines flétries, avec des couronnes mortuaires aux poignets, sur la tête...

SEREINE : – Je me vengerai ! Je me vengerai !

Que toute mort se change, que toute chair se taise, et devienne pur esprit.

C'est moi qui souffre le plus.

Je lui porte ces fleurs plus molles que la terre, plus obstinées que le temps. Je les piquerais dans ses orbites. Ses yeux seront des fleurs.

Il est encore à moi.

APPOLINE : – Oh, cela était bien ce que nous avons fait.

SEREINE : – Cela était bien, oui !

UMPEAU : – Cela était bien, descendons...

Ils s'encordent, après avoir repoussé la dalle et descendent dans le caveau.

Séquence III : La descente

Ils ont jeté valise, cabas, fleurs, couronnes, etc., ils descendent en rappel le long des parois, cognent les cercueils, les ouvrent, en tirent les squelettes – excitation, vacarme... Les morts souffrent. D'abord des mots et des phrases inarticulés, on entend le « texte des morts » auquel les trois vivants participent.

VOIX OFF

(*Métronomique.*)

Pa-pa

Ma-ma

Pé-pé

Mé-mé

Ta-ta

Ton-ton

Ma-mie

Pa-pie

Ma Granny (*accent anglais*)

Ô mon père

Au monopole

Ô ma mère

Ô grand-père

Ô grand-mère

A ma chatte

A ma tante

A mon oncle

A Jojo

A Dédé

A mon pigeon

A mon grand loup

où pleurent les loups

où pleurent les vaches

où pleurent les veaux

Au président

Du président

Au président du président

A Philippe

A la nécropole
A la bricole
A la barcarolle
Au secrétaire général

LES AUTRES

*(Avec ruptures de rythmes :
contrepoint.)*

Fouette-moi ça/la main passe au dévidoir/en dévidée/venir à venir/notre petit à petit/salace de rapace/sous la pluie/les mots goutte à goutte/les mots passent/sous le sang/dans la giclée/les mots dépassent/les mots passants/les mots passés/Je suis au bord du monde/les mots de passe/plus haut les cœurs/les cœurs débordent la langue/La langue est vaste au bord du lac où les pêcheurs ont plongé leurs mains de cire/en forme de mots/en haut de forme/on attend/un peu penché/le lac couvait sous la cendre/la cire est fondue/le pêcheur n'a plus de doigts mais il a soif/le lac est à boire/il est à vendre/au secours/au secours/Avancez-les-morts/en rangs serrés/entendez-vous le grondement des (H) uns/des deux/et des troisses/et des infinies pénultièmes/sarcastiques/Que notre mère ravale tous ces mielleux qui montent à nos remparts/A bas les humains/En bas regardez ces testicules qui se chevauchent/ces clavicules qui débandent/ça foisonne/ça grisonne/ça frissonne/de quoi ?/mais du bord à bord/Du bord à trou/du trou à trou/qui perd son trou/Oh, mon petit/tout s'ouvre/creuse sa poitrine/que j'y

Des parties basses

Des parties partis

Mais en partie seulement

A Jacques

A Pierre

A Jean

Il n'y a qu'une dent

Dans la mâchoire à Jean

A Vénus Tartignole
A Marie pleine de crasse
Au péroné et au scorbut
A l'os iliaque
Au rasibus in mortibus
A la fièvre
A l'hôpital
Aux Rayons X
Au cousin laser
Aux épuisés
comme aux curés
Aux portes battantes
A l'eau crédule
Au toi, au moi, au choix
A tous pour un
Au un perdu
Et qu'on ne retrouve
jamais à la racine du monde

enfonce mes pieds/mes larmes et tout moi-même avec son sang/ça va ?... ça va !/Tuez les enfants/A même ? A même !/Tu mourras seul/comme un cheval/la meute et meule/chevaux de la mort/cheveux de la mort/la victime est à nous/la victoire est à nous/Serpe et serpent/Serge et sergent/jusqu'au bout de nos tempes/les ongles poussent au-delà de la mort/le bruit du temps s'est perdu/et le regard est là et le regard est pur/il ne voit rien/

Une fois descendus, ils vont ouvrir les cercueils, embrasser les squelettes – rites d'idolâtrie : étranges « passes » avec leurs trophées.

ENSEMBLE : Victoire ! Victoire ! (Ils construisent une table avec des cercueils, vont au cercueil de Sentier, le soulèvent avec précaution et l'assoient à table.)

Pendant ce temps.

UMPEAU : – Nous sommes là !

APPOLINE : – Mon chéri, tu as cinquante ans aujourd'hui.

UMPEAU : – Non pas aujourd'hui... cette nuit.

SEREINE : – Je t'ai apporté des fleurs pour ton anniversaire.

APPOLINE : – Moi, à manger.

UMPEAU : – Moi des livres et du vin rouge.

Silence.

APPOLINE : – Réponds-nous, mon chéri !

UMPEAU : – N'es-tu pas heureux ?... pas satisfait ?...

APPOLINE : – Peut-être préfères-tu du pain trempé dans du lait ?

UMPEAU : – Des feuilles de papier pour faire des cocottes ?

SEREINE : – Pas de train électrique... du vertige !

UMPEAU : – Ouvre-nous. Ouvre-toi. Nous sommes là.

Temps figé, puis brusquement :

SEREINE : – Quelque chose s'est passé cette après-midi ?

APPOLINE : – Vrai. On a bougé nos affaires ici. Les bandits de jour sont descendus.

UMPEAU : – Regarde au quatre ! La place où nous prenions haleine, il y a du monde.

APPOLINE : – Ah, c'est cela, tu as trouvé un camarade !

UMPEAU : – Tu ne t'ennuies plus alors ?

SEREINE : – Vous jouez ensemble ?

UMPEAU : – Ne tiens-tu plus à nous voir ?

SEREINE : – Nous attendrons notre tour.

Ils vont au nouveau cercueil, celui qu'avait approché Sentier.

UMPEAU : – Nous t'apporterons des rations doubles.

APPOLINE : – Des platées de petits plats.

SEREINE : – C'est tellement plus sympathique de manger en commun que de manger en famille.

UMPEAU : – Et les lectures sont tellement plus vivantes.

SEREINE : – A haute voix, tu penses ! Quand on est mort, la haute voix s'ôte toi de là que je m'y mette.

UMPEAU : – Sereine, ne saute pas comme cela, d'une poupée à l'autre. On ne sait plus comment s'y prendre.

SEREINE : – Cyclothyme et cataclysme ! (*A elle :*) Je saurai bien boucler la boucle de leur manège.

Elle va au cercueil n° 4, l'ouvre en forçant le couvercle.

Oh ! oh ! oh ! une ombre heureuse, toute parsemée d'étoiles. C'est une fille, une belle jeune fille, sa fiancée, sa future.

Elle prend le squelette, l'enlace et dans avec.

Ma fiancée Aussi !

C'était moi, emmêlée dans mes cheveux

Je t'emmène avec moi au plus profond de la terre

Là où le feu purifie tout.

Je t'emmène jusqu'à la terre neuve.

A l'éden des pôles, plus loin qu'au Zanzibar.

A la force, à la faiblesse, à la trace !

Ô mon Phénix, moi, que moi, dans ma chambre aurore !

Ô cela valait la peine de tout oublier

Pour cet instant-là !

La jeune fille qu'on peut épouser !

Ah ! cela valait la peine de voir clair dans les ténèbres...

Elle s'assoit avec la « morte » dans les bras.

Petite, moi, que moi, je te berce contre le vent.

APPOLINE :

– Pire que les morts ; ça s'empresse pour rien.

Folle, le père ne te suffisait pas...

Que tu veuilles, lui aussi, mon fils,

Le brûler avec cette... inconnue décoiffée.

Ah, la rage me prend devant tant d'innocence !

L'idée – c'est elle qui a eu l'idée –

La Grande Idée de la tuer.

Parce que tu aimais son père,

Parce que tu ne m'aimais pas,

Moi, ta sœur...

Umpeau et toi

Vous fomentiez

Comme font les rêves avec leur désir d'en dessous.

Regarde-toi. Regarde-moi.

Nous sommes devenues ce que nous étions.

Toi, distante, comme la plume, jamais posée.

Moi, ramassée comme un caillou

Contente, douloureuse, amère

Taciturne comme un insecte.

Elle lui arrache la « fiancée », la jette violemment... Umpeau la ramasse et la range avec soin.

UMPEAU : – Habillons-nous !

Ils se revêtent de hardes ayant été étoffes splendides. Umpeau a fixé avec des épingles – à nourrice et à linge – des « suites » de pantalons, l'un sur l'autre.

Appoline se coiffe d'un vaste chapeau. Elle accumule manteau sur manteau.

Sereine accumule chapeau sur chapeau pour parvenir à une pièce montée comme les perruques des femmes du temps de Marie-Antoinette.

Silence – musique suave. Ils vont ouvrir les cercueils ; font asseoir les morts dans leur cercueil, ouvrent celui de Sentier plus lentement que les autres ; portent Sentier, le hissent sur la table sacrificielle, le couronnent.

SEREINE (pleurant) : – Oh, laissez-moi ! Laissez-moi !

APPOLINE : – Vous avez bougé, Sire, comme lorsque j'étais enceinte de vous... un coup de pied... tel un plongeur qui remonte du fond du lit.

UMPEAU : – Il n'a pas bougé.

SEREINE : – Sa Majesté veut-elle sa soupe ? Une soupe fraîche... une soupe de pois... crémeuse... c'est moi qui l'ai faite.

Sentier refuse l'offrande.

UMPEAU : – Agenouillons-nous. Présentons nos requêtes.

APPOLINE : – Sereine ne veut que le dévouement. Elle nous a toujours asservis. (A Sereine :) Redresse-lui la couronne. Il doit croire à ce que nous faisons.

UMPEAU : – Nous n'avons encore rien fait.

TOUS :

– On l'a touché.

– On l'a levé.

– On l'a habillé.

Étouffé. Il nous étouffe ! Il suce notre pensée ! Il s'agrippe comme du lierre.

APPOLINE : – Oh, j'ai souffert de ce dieu qui m'arrachait le sein. Oh ! oh ! oh !
Quand je l'entraînais la nuit sur mon corps comme un ours couvert de poils, avec un œil
à fleur de peau, un roi borgne, cyclope immonde : Oh ! oh ! oh !

SENTIER (*désignant sa mère*) : – Elle est la pire de toutes. La vie ne suffirait pas à
l'épuiser. (*Désignant le squelette de la jeune fille* :) Je la préfère, elle, lisse, vierge, et
crue ! (*A sa mère* :) Charnier !

UMPEAU : – Voilà, il commande !... Il est un chêne qui a des oiseaux dans la
tête !... Oui, Sire ! oui, mon Roi ! oui, mon Prince !... Majesté ! Majesté !... Votre
majesté désire-t-elle que je fasse venir les ministres : afin que nous nous entretenions
des finances du Royaume ou de la Guerre ?

SENTIER : – Zygoma ! Zygoma !

UMPEAU : – C'est manger qu'il faut dire !

APPOLINE : – Non, parlons plutôt de votre mariage, Majesté ! Je lui parle de
mariage : ça use et ça fait bien vieillir, l'idée du mariage... Désirez-vous que j'excite
vos parties ?

UMPEAU : – Ne te fatigue pas comme cela, sinon nous n'arriverons jamais à la fin.

APPOLINE et SEREINE : – A la fin ?

UMPEAU : – A la fin de la nuit ; à la fin de son anniversaire, avant le premier pli de
l'aube... avant que l'ennemi commun – les hommes d'en haut – coassent leurs petites
inventions.

APPOLINE : – Nous sommes la vraie transparence... Comme la sève qui sourd aux
aisselles des arbres... Nulle part, nulle part, il n'y a eu mémoire de cette chose-là !

SENTIER : – Zygoma ! Zygoma !

UMPEAU : – Ne fais pas l'idiot !

Regard d'Appoline et de Sereine. Sentier grince des dents.

SEREINE : – Sa Majesté est songeuse. Elle mêle trop les mots et les chairs.
Voyons, quand la chair brûle, les mots naissent. Je comprends bien cela, moi. Comment
voulez-vous qu'il ait jamais pu parler puisque sa chair était vive avec du sel dedans,
puisqu'elle marnait à l'étouffée... Il ne connaît pas le feu. Feu l'âme, il ne l'a pas...
Fouettez-moi ça !

Il a faim, c'est simple, comme tous les morts en suspens, qui ne sont pas morts !
Regardez ses lèvres ! Elles se fendent, elles craquent ! La faim poussent sur la peau ;
les sillons de la faim saignent ! Barbouillons-le de salive et de sang.

Crachats plus hémoglobine.

UMPEAU : – Poudre-le maintenant ! Poudre-le !

*Ils le poudrent, se poudrent eux-mêmes, manduquent avec ostentation comme des
insectes – activent leurs muscles zygomatiques. Rite de repas funéraire.*

SENTIER (*à voix faible, il chante la légende de saint Nicolas*) :

– Ils étaient trois petits enfants

Qui s'en allaient glaner aux champs...

Plus haut :

Il neige ainsi dans les yeux des enfants,

Il neige ainsi de solitude

Sous les buissons où meurent les oiseaux

Chantant leur seul défi : leur mort insouciant !

UMPEAU : – Continuons. Sa Majesté nous dit de boire.

SEREINE : – Oui, à la prison du Temple, Madame, sœur du Roi, et lui, le petit
Louis, Dauphin de France.

Elle chante dans un fou-rire.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé (*bis*).
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils et nos compagnes.
(*Grisée* :) Aux armes, Citoyens !...

UMPEAU : – Sire, vos ministres sont là !... Le ministre de la Défense, le ministre de l'Intérieur, le Prévôt de Paris, le Gouverneur de la Bastille font état que le peuple en armes a envahi certains quartiers... Ils veulent votre tête.

(*A Appoline* :) Je lui fais la menace... Pour qu'il commande mieux !

SEREINE (*maladroite*) :

– Pipi ? Pipi ?

Majesté, pipi ?

Non pas maintenant,

Pas sur les assiégeants...

Faites au-dessus de la Révolution,

Le jet bien droit, enjambez tout ça :

Je vous tiendrai le fil,

Nous noierons la révolte.

Le jour du sacre, je le tiendrai encore...

SENTIER : – Je n'aime pas la musique militaire.

APPOLINE : – Pardon, Sire... Que votre Majesté m'autorise à lui baiser les doigts... Oh, il a fait sous lui.

SENTIER : – Embrasse-moi. Mieux que tu ne l'as fait... Plus haut !

Répugnance d'Appoline.

UMPEAU (*pendant qu'Appoline, quand même, se hisse et ose...*) :

– Oh, mon fils peint et délavé !

Étoiles qui tombez comme des poignards

Conduisez nos pas

Vers la résurrection !

Il pouffe.

Montrez-nous le chemin, étoiles,

Qui conduit à vous.

Et toi, vieille nuit

Où l'on ne sait plus fourrer ses bras,

Donne-nous l'abattage

Et l'épilogue.

SENTIER (*la couronne tombe, les linges aussi, nudité horrible. Il lève un sceptre* :

– Gare à vous !

Venez embrasser ma bouche.

Toi et toi, et toi, et tous,

Vous m'avez tourné la tête,

Vous m'avez appelé roi

Comme on appelle un chien

Qu'on chasse d'entre ses jambes...

Parce qu'il vous fait tomber (*Il rit*).
Eh bien moi, je vous ferai tomber
Du haut de vos vies assemblées !
Je suis le roi des révolutions.
Rasez-moi,
J'ai besoin d'être beau
Pour me marier
Avec elle (*Il désigne la « fiancée »*).
Ah, j'ai fait sous moi ?
Mais j'ai peur, savez-vous !
Je veux mourir de ma mort à moi.
Je ne veux plus être votre mort.
Pipi sous moi !
C'est la peur qui ne m'oublie pas,
La grande peur qui ne me quitte plus.
Rasez-moi comme un grand menuisier
Avec un blaireau et une lame...
Et je regarderai votre regard
Sous la mousse qui fondra comme neige.
Rasez-moi, je serai grand.
Jouez-moi le rite de mes dernières royautés.
Je vous promets d'en finir.
Pourquoi tremblez-vous ?
Croyez-vous que je vais mourir ?

*Ils saisissent brusquement les poignets de Sentier, le rassoient avec violence ;
Sereine, derrière lui, lui prend la tête et l'immobilise.*

SEREINE : – Approchez-vous : comme deux barques... qui se heurtent de front.

SENTIER (*se débattant*) : – Oui, le grand jeu des peines perdues !

APPOLINE : – La grand-messe des bonnes manières !... Sors le rasoir.

On rase l'Idiot : la barbe et les aisselles... comme s'il avait cinquante ans.

UMPEAU : – Il est jaune comme un métis.

APPOLINE : – Il faut lui lire le testament.

UMPEAU : – C'est ça, le testament ! Sereine, prends le testament et lis-le lui, bien sombre, à coups de fouet !

Sereine va chercher un long papier enroulé, taché de sang, qu'elle déroule.

SEREINE (*elle lit*) : – Ne pas confondre les morts avec la mort de l'Autre, sous peine que le ciel ne devienne orphelin et n'avance seul... dans le suicide... (*Elle interrompt sa lecture. Puis, à part :*) Cette grande idée des hommes nous te la refusons.

(*A Sentier :*) Quand tu auras seize ans, nous te prendrons ton sexe... Maintenant !

Le rasoir tenu par Umpeau lui coupe le sexe.

UMPEAU : – La fête va commencer. (*Il jette le sexe au loin.*) Ainsi tu pourras devenir vieux, très vieux... Jumeau éternel de toi-même.

APPOLINE : – Regarde, tambour battant, ce sein qui ne t'a pas nourri. Mets tes lèvres sur mes croûtes sanieuses et tête.

SENTIER : – Amazone au sein brûlé.

UMPEAU : – Reprends, Sereine !

SEREINE :

– Tu n'auras de nous ni l'ennui

Ni le marasme !

Les trois personnages s'affairent, puis sont repris par le vide.

SEREINE (reprenant) :

– Tu n'auras pas l'éden,
Tu n'auras pas ta mort
Ni ta carcasse
Ni ta poussière
Ni le dernier regard du mourant
Si nostalgique.
Il demande qu'on l'accompagne,
Il sent l'arrière-pays l'attirer à ses fins.
C'est pour le ciel absolument noir
Que tu brilleras, diamant très haut.

UMPEAU :

– Majesté, maintenant
Qui marchent sur nos têtes
Vont venir.
Ta mère, ta tante et moi n'y survivront pas.
Sire, nous faisons la guerre
A cet ennemi commun,
L'homme du jour,
Bipède d'espoir...

SENTIER : – Bas les pattes ! Bas les pattes !

(Rituel du « lever ».)

UMPEAU :

– Rajuste tes manteaux, ma femme ! Mieux ! Mieux !
Nous avons tué le temps.
La mort chauffe la mort.
A nous le cœur de la nuit.
Commande, mon fils, mon roi !
Nous ne pouvons plus vivre.
Exténuons-nous. Exténuons-nous !
Lui est notre Roi.
Eux, là-haut,
Ne nous aiment plus.
(A l'adresse de la terre des hommes :)
Vous n'aurez plus rien des morts, rien !
Rien de lui
Et bientôt rien de nous !

APPOLINE :

– Ne crie pas trop : ils pourraient te voler ton élan.

SEREINE :

– Bougeons, bougeons !

APPOLINE :

– J'ai rajusté mon manteau
Comme pour l'éternité.
Dans ses derniers plis
Je cache le meilleur crime...
Grâce à toi, chère âme.
Tiens, j'avais perdu cette habitude de l'appeler « chère âme » !

J'ai accouché aussi de tous ces beaux cadavres,
Mes beaux enfants aux peignes d'os.

Elle ouvre ses manteaux.

L'ombre tout entière est entrée dans mes manteaux,
Mes membranes, mes mentures.

Autant d'enfants morts, autant de dépouilles.

Je vais en ajouter une aujourd'hui !...

Je vais accoucher de celle-ci (*montrant la « fiancée »*)...

Elle simule un accouchement : elle va donner la « fiancée » à l'Idiot.

Une traînée d'enfant morts qui bougent.

(*A Umpeau :*) Il te faudra ajouter un trophée

A la traîne de pantalons,

De nouvelles mobilités attentatoires.

(*A Sentier :*) Ô mon unique,

Avec quelle soumission joyeuse

Je t'offre ta fiancée !

Le dernier spasme du serpent

Qui boucle notre histoire !

Elle tourne comme ferait le serpent. Subitement, ils se mettent à tourner, se heurtant, avec des cris...

On comprend que leur agitation est aussi le résultat d'une manipulation : au bout de leurs attaches, de leurs fils, ils sont des marionnettes.

Sentier, sacralisé, tient sa « fiancée » dans ses bras. Il l'embrasse et se met à danser doucement et légèrement.

SENTIER :

– Quel vacarme

Sous la terre !

Ah, laissez-moi mourir ! Laissez-moi mourir !

Au secours, tous mes frères,

Venez à mon secours !

Mourez avec moi

Dans un cri unique

Qui fende le soleil en deux !

Je hais le soleil

Dont ma tête était pleine, jadis.

Debout les morts,

Dressons-nous comme une trompette

Contre le mur des vifs !

Ils gardent encore la mare au fond du puits.

Y a-t-il un fond ?...

De l'eau, du feu ?

Que les vifs cessent de jouer avec nous

De notre douleur d'agonie.

Nous ignorons le mal...

Un peu pourri, la pâte humaine... engendrée dans le suc,

dans le liquide poisseux, dans les siècles des siècles...

A moi, les morts !

*Ils saisit les morts, y compris ses parents, les aligne,
et les fusille en simulacre.*

LES TROIS PARENTS :

– En joue !... Feu !

Quelques morts tombent.

APPOLINE :

– Il nous échappe !...

Il nous fuit !

Umpeau, Sereine,

Résumons la Grande Détermination

De la Cérémonie du Grand Démembrement...

Pas de quartier !

SEREINE :

– Mon roi, laisse-toi faire.

Ton père, ta mère et moi

Nous mourrons décapités.

A quoi pense-t-il ?

Me demandais-je souvent

Quand, égaré, petit idiot, tu te perdais comme dans un champ
où les herbes sont trop hautes.

Et je te voyais pleurer désespérément

Sans que je puisse te consoler.

A quoi pense-t-il, me disais-je ?

Un temps.

Mais à la mort de Louis XVI.

Séquence IV

Ici, commence la ballade du Grand Démembrement.

Chants d'oiseaux, là-haut, d'insectes en bas. Bruits de taupe dans la terre.

On attache l'extrémité des membres de Sentier à des cordes ; par des bras de poulie, on le fait basculer de haut en bas, d'avant en arrière... on tire (les os craquent).

Séquence V

Sextuor polyphonique : aveu du crime ancien...

1. *Les vivants manipulateurs (invisibles, voix off).*
2. *Umpeau.*
3. *Appoline.*
4. *Sereine.*
5. *Sentier.*
6. *Les morts (voix off).*

1.
Donne du fil
Donne du leste

Piétine
Pied à pied
Cheval de mort
J'arrive
Du cousu main
La mort, la mort
Le manège, je tire
Le fil du manège
Mariage-aiguille
Ils ont tué
Ils ont tué
Ils doivent payer
Nous sommes les
 vivants
Sanguinaires
Du sang pâle
 des morts
Les dieux sont morts
A cheval sur
 les tombes
Cet humus de
 nos morts
Entassés
Petits os/Grands os
Chevauchons
 les morts
Sans mots/Sans
 remords
Il est mort
Celui qui veillait
Sur les morts
Ça y est
Ça y a est
Hop/Hop/Hop/
Grand vide

2.
La nuit, le jour
La nuit, le jour...
En finir avec la loche
La larve
La loque
Les yeux, tenez
La peur
La faute
Il faut la tuer
Simplement
Courageusement
Bride hébétée

La mort me suit
(Itérations
en boucles)
Grand vide

3.
La nuit, le jour
(itérations)
Je ne voulais pas
(bis)
Je n'ai jamais voulu
(bis)
Je ne veux pas !
(bis)
Ils le veulent
pour moi !
(bis)
Rien n'est pareil
Je tue
Je tue
(bis)
Grand vide

4.
Je l'aime
La bave
Je tisse
Je vous hais
Je vous aime
Je l'aime
L'amour
La nuit
Pas connus
Le jour
Pas connu
(itérations)
Grand vide

5.
Idiot, Idiot
Dans la nuit
La nuit sort
De la nuit
De la nuit
Naît la nuit
Entre la nuit.
Je meurs la nuit
(itérations)
Grand vide

6.
Douleurs
en
Onomatopées.
La plus extrême
souffrance,
Jusqu'à la
plage « Grand vide ».

Tout est emmêlé. Un cercueil vite descend comme un noyé.
Ils mettent Sentier dedans, referment le cercueil ;
posent à plat la « fiancée » sur la boîte.
Fleurs. Apparat. Le cercueil remonte.
Les trois parents se pendent avec leurs cordes.
Souper final. La terre se repose.

III. LE GRAND VOCIFÉRATEUR

Juché sur des échasses, tête bandelettée, manteau rouge de sang séché, le sombre précurseur est l'homologue masculin de Barbara. Il tient les rênes de coursiers funèbres qui ne sont que les morts : son attelage entre à mi-corps dans la terre. C'est une voix de terreur, sardonique, un laser rayonnant ; sa peau émet une lumière, comme une étincelle de matière.

Élus à mort
Pour cette seule nuit, grande, obscure,
Mes chevaux enfoncent leurs genoux...
La terre enfin bouchonne leur poitrail...
L'étang de feu
A trempé de sang son manteau
Qui sèche au vent de sel...
La seconde mort a passé.

La terre, plus qu'humaine,
Ne versera plus de morts dans ces asiles
Que sont les tombes,
C'en est fini !

Je les conduis
Naseaux serrés,
Mes chevaux de la mort.
Ils sillonnent le ventre de feu.

Mon attelage, le fil du temps se rompt.
Disparaissons !

Regardez-nous passer
Tombes simples et assoiffées !
Voyageurs des sous-sols,
Vous n'aurez plus à souffrir
L'envie des vivants.

Voulez-vous encore un dieu ?
Un dieu qui vous sauve encore ?

Non, n'est-ce pas ?

Errants des mausolées,
Pierres d'angle,
Vous ne hurlerez plus
Au feu qui brûle vos paupières.
Moi, de ma voix de hurlant,
Je souffle sur la dernière agonie : l'abjection.

Sans moi, qui attelle les morts
Au dernier degré d'esclavage,
Les morts repeuplèrent la terre
Plus vite que toute destruction.
Je les tiens bien en main,
le mors crispé, mes morts...
Le remords va si vite,
Plus vite que toute destruction !

Aïe ! Ils s'emballent et m'entraînent !
Trop vite, trop vite ; chevaux de mort,
Je coule, je sombre,
Eunuque époux de la grande noire,
L'Autre nous a repris de sa serpe
Et tranche.

Oh, dieu qui n'est plus
Ne me donne pas l'effroi d'une mort qui me ressemblerait
encore !

Il se débandelette.

Me parlez-vous ? Me parlez-vous ?
Parlez-moi encore,
Larves du silence !
Le dernier monde s'en est allé.

Il avait tant d'hommes
Qui n'avaient pas encore vécu !

Le sang... Le sang...
Plaque... Flaque...

Il serait mort.